
Notice sur la vie de SALADIN, Sultan d'Égypte et de Syrie, par M. Reinaud (1).

Malek-Nasser Youssouf Salah-eddin, plus célèbre sous le nom de Saladin, était d'origine curde, et naquit à Tekrit sur le Tigre, en 532 de l'hégire, 1137 de J.-C. Son père, ainsi que beaucoup de ses compatriotes, avait quitté les montagnes de Curdistan, pour se mettre au service de quelques petits princes de la Mésopotamie; il avait alors le gouvernement de Tekrit. On le nommait Ayoub. C'est de là que les princes de la famille de Saladin qui régnèrent après lui en Égypte, en Arabie, en Syrie et en Mésopotamie, furent appelés du nom général d'Ayoubides. On rapporte que le jour même de la naissance de Saladin, un frère d'Ayoub, nommé Schircouh, lequel devint fameux dans la suite, commit un meurtre; ce qui contraignit Ayoub de s'enfuir précipitamment avec sa famille. Les deux frères se rendirent en Syrie, auprès de Zengui, prince d'Alep et de Moussoul, qui remplissait alors l'Orient du bruit de ses exploits. C'était le tems des guerres les plus vives entre les Musulmans et les Francs ou Chrétiens d'Occident établis en Palestine. Ayoub et Schir-

(1) Cette notice est destinée à faire partie de la *Biographie Universelle*. Nous la reproduisons ici avec quelques légères différences.

couh prirent part à ces guerres, et se signalèrent par leur courage. En récompense, Ayoub reçut la ville de Baalbec en fief; mais, après la mort de Zengui, le désordre s'étant mis dans ses états, Ayoub fut obligé de quitter Baalbec, et vint s'établir à Damas, auprès du prince de cette ville.

Cependant les succès de Zengui avaient retentis jusqu'en Occident; une nouvelle croisade s'était formée et Louis VII, roi de France, et Conrad, empereur d'Allemagne, étaient venus mettre le siège devant Damas (an 543, 1148 de J.-C.); Ayoub y montra son zèle accoutumé, et perdit dans un assaut son fils aîné (1). Tel était, à cette époque, l'enthousiasme religieux des Musulmans, que, six ans après, le prince de Damas, menacé par les armes de Nour-eddin, fils de Zengui, devenu prince d'Alep, ayant cherché son appui dans les forces des chrétiens, fut abandonné de ses émirs et de ses sujets, et la ville fut remise à Nour-eddin. Ayoub eut beaucoup de part à cet événement, et reçut en récompense le gouvernement de Damas. Pour son frère Schircouh, il était resté au service de Nour-eddin, et avait le commandement de ses armées. Pendant ce tems, le jeune Saladin était auprès de son père, livré aux amusemens de son âge. Rien n'annonçait encore ce qu'il devait être un jour. On le voyait ne s'occuper que de

(1) Quelques auteurs chrétiens du tems ont cru à tort que Saladin eut occasion, dans cette croisade, d'être remarqué de la reine Éléonore, qui avait accompagné le roi Louis VII, et qu'il en fut aimé. Saladin n'avait alors que dix ans, et vivait dans la maison paternelle.

plaisirs, et il aurait probablement passé sa vie dans l'obscurité, sans un événement qui développa son caractère, et changea la face de l'Orient (an 559, 1164 de J.-C.).

L'Égypte, alors au pouvoir des califes de la race des Fatimides, était en proie à la plus horrible anarchie. Les califes vivaient retirés au fond de leur palais, et laissaient l'autorité à leurs visirs. La seule chose qu'ils eussent conservée, c'était le droit de consacrer les usurpations de leurs ministres, d'être inscrits sur les monnaies, et nommés dans les prières publiques. Les visirs disposaient seuls du commandement des armées, de l'emploi des finances et du gouvernement des provinces. Dans ces entrefaites, l'esprit de rivalité s'était emparé des émirs, et ils voulaient tous s'arroger le pouvoir. Schawer, un des visirs dépossédés, étant allé implorer l'assistance de Nour-eddin, ce prince hésita un moment. A la fin, comme il était à craindre que les Francs, à la faveur du désordre, ne s'emparassent de l'Égypte, il crut devoir les prévenir. Schircouh, le plus habile de ses généraux, fut celui dont il fit choix pour cette expédition.

Schircouh envahit sans peine l'Égypte, et Schawer fut rétabli dans sa dignité. Mais la discorde n'ayant pas tardé à éclater, le visir appela les Francs à son secours, et Schircouh fut obligé d'évacuer l'Égypte. Dès lors ce général n'eut plus qu'une pensée, ce fut d'y rentrer à main armée, et d'en faire la conquête (an 562, 1166 de J.-C.). Mais cette nouvelle expédition échoua encore par l'arrivée subite des Francs. Ce

qu'elle eut de plus remarquable, ce fut la grande réputation qu'y acquit tout à coup Saladin ; il avait alors trente ans. A la bataille de Babeïn, où son oncle avait à combattre les Francs et les Égyptiens , il commanda le centre de l'armée, et eut beaucoup de part au succès de la journée. Il fit aussi preuve d'une grande habileté au siège d'Alexandrie. Les habitans de cette ville, la plupart marchands, après l'avoir, par haine contre le visir et les chrétiens ses alliés, appelé dans leurs murs, menaçaient, à l'approche du danger, de l'abandonner. Déjà les environs étaient au pouvoir de l'ennemi ; la ville manquait de provisions, et la garnison était faible. Saladin, par la sagesse de sa conduite, releva et entretint les courages abattus ; il repoussa toutes les attaques, et donna à son oncle le tems de venir le secourir. L'un et l'autre reprirent le chemin de la Syrie. Mais le tems n'était pas loin où les obstacles devaient s'aplanir (an 564, 1168 de J.-C.) ; jusque-là c'était Amauri, roi de Jérusalem, qui avait arrêté leurs efforts. Cette année, ce prince artificieux et sans foi, voyant l'Égypte paisible et ses forces épuisées, forma le dessein de la subjuguier. Déjà il était arrivé jusque sous les murs du Caire, lorsque Schircouh, appelé à son tour par le visir, le mit en fuite. Alors, de concert avec Saladin, il fit couper la tête au visir, et prit sa place ; et, comme il mourut, deux mois après, Saladin lui succéda. Tout cela se fit du consentement du calife. On le nommait Aded-lidin-allah, et il était à peine sorti de l'adolescence. Ce malheureux prince, dans l'espoir de res-

saisir, sous un si jeune ministre, l'ancienne puissance du califat, le choisit de préférence aux autres émirs. Nour eddin lui-même, qui devait bientôt avoir à gémir sur les suites de cette élévation, en avait été la première cause, en exigeant que Saladin accompagnât son oncle en Égypte. En effet, Saladin était d'abord parti pour cette guerre malgré lui, et, ainsi qu'il le disait lui-même dans la suite, *comme un homme qu'on mène à la mort*. Mais, une fois parvenu au pouvoir, il ne songea plus qu'à s'en montrer digne.

Il commença par s'attacher les troupes, en les comblant de largesses ; de plus, il en imposa à la multitude par une grande dévotion. D'une vie licentieuse, il passa à la conduite la plus austère, et s'abstint du vin et de tout ce que réprouve la religion musulmane. Cependant sa position était fort difficile. D'un côté, il avait à ménager Nour-eddin, dont il dépendait, et qui était fort jaloux de son autorité ; de l'autre, il devait se tenir en garde contre le calife, qui commençait à agir secrètement contre lui. Il avait aussi à se défendre contre les préjugés religieux des Égyptiens.

Un grand schisme divisait alors les peuples mahométans. Quelques-uns étaient pour le calife de Bagdad, d'autres pour celui du Caire. Les deux partis s'anathématisaient mutuellement, et se traitaient d'hérétiques. Il fallait que Saladin, qui, ainsi que Nour-eddin, était dévoué aux intérêts du pontife de Bagdad, usât des plus grands ménagemens. Déjà les Égyptiens, qui d'abord avaient applaudi à son élévation, dans la crainte d'être subjugués par les Francs, commen-

caient à montrer de la résistance. D'ailleurs, Saladin en s'emparant du pouvoir, n'avait pu s'empêcher de satisfaire ses émirs et les compagnons de ses victoires. Suivant l'usage de ce tems, il leur avait distribué des terres et des bénéfices militaires, et les avait fait entrer en partage des honneurs et des places. Tout cela n'avait pu se faire qu'au détriment de beaucoup d'Égyptiens. Bientôt les mécontents jurèrent sa perte, et cherchèrent des auxiliaires jusque chez les Francs de Jérusalem et les Grecs de Constantinople. Saladin découvrit la conspiration, et punit les coupables. Il déjoua, avec le même bonheur, les efforts des Chrétiens qui étaient venus assiéger Damiette. Cependant le danger pouvait renaître à tout moment. Dans ces conjonctures, Nour-eddin fut d'avis de ne pas dissimuler plus long-tems, et de renverser le calife, qui était l'ame de tous ces troubles. Saladin, plus prudent, prépara peu à peu les esprits. Il fit enseigner la doctrine des pontifes de Bagdad dans les collèges et les écoles; il resserra plus étroitement que jamais le calife, et, lorsqu'il en fut tems, il abolit le califat d'Égypte. Les mesures avaient été si bien prises, qu'il ne s'éleva pas le moindre tumulte; et, comme le calife vint à mourir sur ces entrefaites, le feu de la sédition s'éteignit peu à peu. Cette mort du calife, dans un moment si opportun, a fait dire à quelques auteurs chrétiens du tems, que ce fut Saladin qui le tua. Au reste, Saladin reçut en cette occasion du calife de Bagdad le glorieux titre de *restaurateur de l'autorité du commandeur des croyans*.

La division éclata bientôt entre lui et Nour-eddin : ce dernier, heureux dans ses entreprises, et dont toutes les vues étaient tournées contre les Francs, aurait voulu couronner sa carrière par la ruine entière des colonies chrétiennes d'Orient. Saladin, qui plus tard mit tant d'ardeur à l'exécution de ce dessein, craignit alors que Nour-eddin, après avoir abattu les chrétiens, ne voulût l'abattre lui-même, et il ménagea les ennemis de l'islamisme. Cette conduite indigna Nour-eddin : dans sa colère, il manifesta l'intention d'aller renverser son lieutenant. Saladin, de l'avis de son père, redoubla extérieurement de soumission, et il offrit de se faire traîner aux pieds de Nour-eddin, *la corde au cou*, comme un vil criminel : mais au fond, il se préparait à repousser la force par la force ; son père lui-même l'exhorta en particulier à ne pas céder, ajoutant que, voulût-on seulement exiger de lui une *canne à sucre*, son devoir était de mourir plutôt que de fléchir. Saladin, vers la même époque, envoya un de ses frères conquérir la Nubie et l'Arabie heureuse, afin d'y trouver un refuge au besoin. Pour Nour-eddin, il se calma d'abord, et forma d'autres desseins. Enfin, au moment où il se disposait à entrer à main armée en Égypte, il mourut (an 569, 1173 de J.-C.).

Dès-lors la face des choses changea. Saladin se hâta d'éteindre une nouvelle conspiration qui avait éclaté contre lui ; il repoussa une flotte sicilienne qui avait fait une descente devant Alexandrie : après quoi, il tourna ses vues d'un autre côté, et résolut de s'emparer de la Syrie. Cette contrée, depuis la mort de

Nour-eddin, était dans la plus grande confusion. Nour-eddin n'avait laissé qu'un fils âgé de onze ans, et sous cet enfant les émirs se disputaient le pouvoir. Sur ces entrefaites, les Chrétiens étant venus faire une invasion sur les terres de Damas, les émirs, au grand scandale des Musulmans, avaient acheté leur retraite. Saladin affecta de paraître révolté de cette conduite : en qualité de vassal du fils de Nour-eddin, il protesta de son dévouement ; mais il réclama hautement contre la honteuse faiblesse des émirs, et eut l'art de se présenter aux peuples comme le vengeur de la religion offensée. « Vous avez, écrivit-il aux émirs, fait » la paix avec les Chrétiens. Cependant les Chrétiens » sont nos ennemis communs. Vous avez fait tourner » au profit des infidèles l'argent destiné à protéger » les vrais croyans. C'est un crime contre Dieu, » contre son prophète, contre tous les gens de bien. »

Nonobstant cette lettre, les émirs ne changeant pas de conduite, Saladin en mit quelques-uns dans ses intérêts, et, sous prétexte de vouloir rétablir la tranquillité, se fit livrer Damas. Il prit aussi Hamah, Emesse, et enfin alla assiéger le fils de Nour-eddin même dans Alep. Dès-lors il ne fut plus possible de se méprendre sur ses intentions ; les habitans se hâtèrent de prendre les armes, et plusieurs princes de Mésopotamie, parens de Nour-eddin, accoururent avec leurs troupes ; mais leurs efforts furent inutiles : Saladin triompha de tous les obstacles ; et le fils de Nour-eddin, pour conserver Alep, fut obligé de lui céder Damas avec la Syrie méridionale ; de plus,

Saladin se fit reconnaître indépendant. Il obtint même du calife de Bagdad un diplôme par lequel il était déclaré sultan d'Égypte et de Syrie. Ce diplôme ne marquait pas les limites précises de ses états. Saladin le permit ainsi, afin de pouvoir les étendre à volonté. En attendant, il se tourna contre les Chrétiens (an 573, 1177 de J.-C.). Son armée fut d'abord surprise par les Francs dans les campagnes de Ramlah, et mise en déroute. Il arriva presque seul sur un dromadaire en Égypte. Mais, les années suivantes, il vengea l'honneur de ses armes, et vainquit plusieurs fois les Chrétiens près de Panéas, sur les bords du Jourdain. Son ardeur était extraordinaire. Comme la terre avait été frappée de stérilité, quelqu'un lui conseillant de ne pas tenter Dieu, et de laisser reprendre haleine à ses peuples, il répondit : « Faisons » notre devoir, et Dieu fera le sien. Aidons-le, et il » nous aidera. » Ensuite il attaqua le sultan d'Icô-nium, qui demanda la paix; puis se dirigea contre les Chrétiens de la Petite-Arménie, qui avaient fait des courses sur les terres musulmanes. La guerre finie, il reprit le chemin du Caire, et s'occupa d'objets d'utilité publique. Il entoura le Caire de l'enceinte qui existe encore aujourd'hui; il bâtit des collèges, des hospices, ainsi que le château qui domine cette capitale, et où résidèrent ses successeurs. C'est là qu'est le fameux puits de Joseph, ainsi appelé du nom de Saladin, qui le fit construire. Cependant ces instans de repos ne furent pas longs, et la guerre reprit avec toutes ses fureurs (an 578, 1182 de J.-C.).

Le fils de Nour - eddin venait de mourir sans enfans, et il s'agissait de savoir qui aurait son héritage. En vain ce malheureux prince, dans l'idée de ce qui devait arriver, avait cru devoir laisser sa principauté d'Alep à son cousin Azz-eddin, prince de Moussoul, le plus puissant de ses parens, et le seul qui parût capable de mettre un frein à l'ambition de Saladin. Un frère d'Azz-eddin, nommé Emad-eddin, prince de Sindjar, s'était fait céder Alep, en donnant Sindjar en échange. A cette nouvelle, Saladin ne balança plus : il fit valoir son diplôme du calife, qui l'établissait maître de l'Égypte et de la Syrie, et se prétendit investi d'Alep jusqu'aux rives de l'Euphrate.

Malgré cela, il n'osait encore lever l'étendard de la guerre, et craignait, par cette injustice, de soulever contre lui les Musulmans. Tout à coup, pendant qu'il avait envahi les provinces chrétiennes, où il éprouvait une vive résistance, il apprit qu'Azz-eddin et Emad-eddin, excités par le péril commun, avaient fait un traité d'alliance avec les Francs. Dès lors ces deux princes lui parurent déchus de leur autorité; c'est du moins ce qu'il affecta d'écrire au calife de Bagdad. Dans sa lettre, il commençait par flatter l'orgueil du pontife, en lui prodiguant les titres les plus pompeux; et le représentait comme le maître absolu de toute la terre, comme celui qui pouvait seul disposer des couronnes et des royaumes. Ensuite il peignait Azz-eddin et Emad-eddin sous les couleurs les plus noires, et leur opposait sa propre conduite, ses guerres et ses succès contre les Chrétiens, ses ser-

vices personnels envers le calife, la ruine des pontifes du Caire, et finissait par conclure que nul n'avait plus de droit que lui à la possession d'Alep, protestant d'ailleurs de son désintéressement dans cette guerre, et assurant qu'il n'avait d'autre but que le bien de la religion. Non content de ces coupables menées, Saladin corrompit la fidélité de plusieurs des petits princes de la Mésopotamie, qui dépendaient de Moussoul, après quoi il passa l'Euphrate, et attaqua Azz-eddin. La conquête de Sindjar, Harran, Edesse, Amid, etc., fut l'ouvrage de peu de temps. Moussoul seule opposa de la résistance. Aussi, renonçant d'abord à son dessein, il se porta contre Alep. Emad-eddin consentit à lui remettre cette ville, et reçut en échange son ancienne principauté de Sindjar. Alors Saladin retourna contre Moussoul, et renouvela ses attaques. Azz-eddin, pour obtenir la paix, fut contraint de se reconnaître son tributaire, et de lui faire hommage de sa principauté.

Pendant ce tems, les Chrétiens avaient essayé de faire diversion ; mais leurs entreprises ne réussirent pas. La plus remarquable de toutes, et celle qui fut la plus sensible à Saladin, ce fut une invasion que Renaud de Châtillon, seigneur de Carac, au milieu des sables de l'Arabie Pétrée, tenta du côté de la Mecque et de Médine, voulant abolir le culte de Mahomet au lieu même où il avait pris naissance. Quand Saladin apprit la nouvelle de cette invasion, il ordonna le massacre de tous les Chrétiens que l'on pourrait prendre. On lit ces paroles dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet, à

son frère Malek - Adel, qui avait alors le gouvernement de l'Égypte : « Les infidèles ont violé l'asile et » le berceau de l'islamisme; ils ont profané notre » sanctuaire. Si, Dieu nous en préserve! si nous ne » prévenions une insulte semblable, nous nous ren- » drions coupables aux yeux de Dieu et aux yeux des » hommes. Toute la terre s'éleverait contre nous, en » Orient et en Occident. Purgeons donc la terre de » ces hommes qui la déshonorent. C'est un devoir sa- » cré pour nous. Purgeons l'air de l'air qu'ils respi- » rent; et qu'ils soient voués à la mort. » En consé- quence, tous les Chrétiens qui survécurent au désastre, furent les uns conduits à la Mecque, dans la vallée de Mina, où les pèlerins musulmans les immolèrent, en place des brebis et des agneaux qu'ils ont coutume de sacrifier chaque année; les autres menés en Égypte, où ils périrent de la main des dévots, des sophis, et de tous ceux qui voulurent signaler leur zèle pour l'islamisme. A la fin cependant, la paix fut faite; et Saladin garda ce qu'il avait pris.

(*La suite au prochain numéro.*)
